

tion, on lui aurait donné en compensation de sa soumission un peu d'or monnayé et un grade dans l'armée de l'usurpateur. Il repoussa les offres, rallia ses sujets déçus, affamés, lutta dans ses villes, puis dans ses villages, épuisa ses ressources, et vendit avec ses gardes d'épées les diadèmes de ma couronne de princesse, afin de subvenir aux frais d'une guerre de partisans qui, ne pouvant lui rendre son petit royaume, lui aidait du moins à faire une mort digne de lui... Il tomba dans une embuscade, frappé au cœur, et je vous emportai dans mes bras, déguisé sous des vêtements de paysanne... Ce fut le zèle de nos derniers amis qui me fournit le moyen d'arriver en France. Un château que nous possédions en Bohême fut vendu, et le produit de cette vente forma désormais notre unique ressource... Nous avons de quoi ne pas mourir de faim, voilà tout. Si notre fidèle Moldave ne nous restait, peut-être serais-je obligée de me servir moi-même comme une pauvre femme... Je sais bien que si j'adressais un appel à la pitié de l'usurpateur, il daignerait me fournir une pension, mais je saurais souffrir sans m'abaisser. Ni vous ni moi, nous ne pouvons oublier qui nous sommes, grands dans le passé, et dénués de tout dans le présent; portant un nom plus noble encore que ne le fut notre couronne formée, et ne possédant rien pour en soutenir l'éclat. Vous me parlez d'avoir des professeurs, Mikael, je ne saurais subvenir à de semblables dépenses. Si vous voulez vous instruire, et vous devez le vouloir, sous peine de me désespérer, vous vous résignerez à entrer dans un autre collège. J'aurais voulu vous déguiser davantage notre pénurie, vous laisser pour l'avenir une vague espérance; j'aime mieux vous révéler la vérité. Vous ne serez rien que par vous-même. Loin de vous aider à parvenir votre nom deviendra un obstacle. Tâchez d'oublier que vous avez dans les veines du sang de rois, pour vous rappeler seulement que vous devez vous suffire, dans un pays étranger... O mon enfant! mon bien-aimé Mikael! j'espérais pour vous mieux de la vie, quand on vous remit tout petit dans mes bras... Hélas! depuis dix ans j'ai tant souffert que je me sens brisée. On a dit que je m'étais conduite en héroïne, maniant le fusil, couchant sous la tente, sans cesse aux côtés de mon époux, souvent à cheval mon enfant dans les bras... Oui, cela est vrai, j'ai eu du courage pour la lutte, il ne me reste plus que de la résignation. Regardons en face les malheurs de notre vie, et aidez-moi à les porter; ce sera l'unique moyen de me les adoucir.

Mikael avait écouté avec une attention étrange, les coudes sur les genoux de la jeune femme, ses grands yeux noirs levés vers elle.

Quand elle eut mis un baiser sur son front, afin d'adoucir par une caresse ce que ces paroles pouvaient avoir de trop douloureux, il lui répondit :

— Je vous serais bien reconnaissant de venir chez le proviseur. Je lui promettrais de travailler à l'avenir, et il me gardera au nombre de ses élèves.

Le soir même la princesse se rendit chez le proviseur. Ce fut avec une suprême dignité qu'elle pria pour l'enfant jusqu'alors rebelle.

Aux questions qui lui furent adressées relativement à sa famille et à ses malheurs elle répondit d'une façon brève. La douleur de cette jeune veuve, son deuil austère, sa beauté à laquelle le malheur donnait un caractère tragique, remplirent d'admiration et de pitié le proviseur du collège. Non seulement il promit de garder Mikael, mais il s'engagea à le recommander spécialement aux professeurs, et à tenir sa mère au courant de ses progrès.

A partir de ce jour Mikael travailla.

On ne put obtenir de cette nature un peu molle et gardant quelque chose des races orientales des efforts puissants couronnés de succès rapides. En dépit de sa bonne volonté il demeura dans une moyenne honorable. Et rien ne put faire présager qu'il conquerrait dans le monde une place enviée :

Mikael était né poète par les sentiments, et rêveur par nature.

Quand ses études s'achèveront, il pouvait montrer des diplômes attestant une somme réglementaire de savoir, voilà tout. Ses instincts l'eussent entraîné vers la guerre, mais on ne se battait plus dans le pays qui le vit naître. Les anciens sujets de son père acceptaient les changements survenus dans la politique. Ne pouvant lutter, il composait des vers d'une forme élégante, souvent énergique, jouait sur des instruments de sa patrie des marches héroïques et des chants de guerre que la princesse avait entendu improviser pendant les haltes, entre deux batailles, mais rien ne put le décider soit à demander un emploi, soit à entrer dans les rangs de l'armée.

Il ne voulut ni renoncer à sa nationalité ni servir les étrangers.

Quatre années se passèrent de la sorte.

Les bandeaux noirs de la princesse se mêlaient de fil argentés; sa taille frêle pliait davantage; l'éclat de ses yeux s'éteignait dans les longues tristesses de l'exil, dans l'amertume des larmes versées. Sa santé déclinait et le docteur qui lui donnait des soins répondait d'une façon vaguement inquiétante aux questions de Mikael.

Quand il parvint à sa majorité, le jeune homme reprit son titre de prince Ypsolau, en dépit de sa pauvreté, de l'indigence de son intérieur, et des privations multipliées dont il avait à souffrir.

La princesse n'y avait du reste encouragé!

Pour le présenter dans le monde elle quitta sa retraite dans laquelle elle s'était enfermée. On accueillit avec une sympathie mêlée d'admiration cette veuve héroïque, cette mère admirable. Mikael fut traité avec les égards dus à sa naissance, et quelques membres de la noblesse moldave fixés à Paris réveillèrent les ambitions de la princesse Ilona, en lui prédisant que Mikael retrouverait sa maison grâce à un riche mariage.

Dès lors la princesse ne songea plus à autre chose.

Chaque fois qu'elle allait au bal avec Mikael, elle passa en revue les héritières capables de redorer la couronne de son fils. Mais elle ne tarda point à comprendre que les jeunes filles titrées possédant une grosse dot, attendaient une fortune égale, que ni la beauté de Mikael ni son grand nom ne les tenteraient assés pour qu'elles l'acceptassent pour mari.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une complète (brochée) de l'année si aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & Co., Editeurs,

Boite 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Mont